

cent trente-cinq
CARTES POSTALES
de la Chine ancienne



L'apatride
via Anh Mat

2016



Éditions QazaQ

ÉDITIONS QAZAQ

Site : [Éditions QazaQ](#)

Mail : editionsqazaq@gmail.com

Site : [Les Cosaques des Frontières](#)

[Twitter: @Le_Curator](#)

[Facebook: Les Cosaques des Frontieres](#)

Couverture :

Jan Doets et Anh Mat

(la lettre Tao calligraphiée par Ly Kiêt en 1987)

ISBN : 978-94-92285-26-3

Tous droits réservés

2016 © Anh Mat & Éditions QazaQ

Biographie

Il n'y a pas de biographie, il n'y a que des poussières de vies. L'histoire singulière n'est qu'une version de l'histoire d'une histoire, une invention, l'invention une fiction.

Un jour, oui un jour comme pour toutes les histoires qui commencent, un jour des siècles d'avant ce siècle, "tu" es parti pour fuir la misère et la famine de ta Chine, dans une immigration clandestine sur l'océan en bateau de réfugiés vers le Sud Est de l'Asie aux climats plus cléments d'un espoir pour vivre.

La rude traversée finit par emporter nombreux de tes compagnons d'infortune: pour un problème de contagion d'hygiène, les morts furent jetés en mer avec leurs papiers d'identité avec juste un parfum d'encens comme simple rituel vers dieux et démons. Mais lors d'une de ces cérémonies funèbres, tes papiers avec un cadavre en linceul furent jetés par erreur dans les flots. Il fut décidé alors que "tu" porterais les papiers d'identité du mort et que désormais à cet instant-là si tu débarquais en terre promise, tu aurais un nouveau nom: celui d'un défunt parti avec ton nom confié aux vagues et marées.

Par le hasard des choses, tu appris quand tu débarquas et te retrouvais devant la police, que dans sa transcription en vietnamien, ton nom d'emprunt chinois "un enfant assis sous un arbre" voulait dire "la raison" et avait comme prénom ayant comme sens "histoire à supposer" ou dans le sens commun des gens d'ici "semblant, faux, non-vrai".

Puis après mille métiers (trafiquant d'or et d'argent, voleur... et même coiffeur) dans une période trouble de guerres et d'invasion de ta terre d'accueil, tu réussis à demander en mariage une jolie fille d'ici et dont le patronyme signifiait "ornement", son nom de génération "horizon" et son prénom avec lequel la vie courante l'appelait "fidélité". Il y eut de cette union 3 enfants: un fils aîné mort jeune, une fille cadette folle et qui finit sa vie dans un temple, un dernier fils gâté et chéri qui devint un prêteur d'argent sans sentiment ni scrupule. Ce dernier eut à son tour 6 enfants dont deux filles furent mortes en très bas âge de choléra dans les bras de leur jeune mère.

Et leurs vies continuèrent et les familles se métissaient aux sangs des gens du monde, les vies continuèrent sans répit d'exils et de fuites vers l'Occident puis aux Amériques entre deux océans, puis à nouveau là-bas en Annam le long du Mékong et de ses moussons.

Sans répit.

Prologue

Chaque matin, tu te promènes dans les dynasties Tang (618-907) et Song (960-1279), parfois dans une époque antique encore plus lointaine. Tu croises Li Po 李白 Lu Yu 陸羽 Po Chu Yi 白居易 Su Tung Po 蘇東坡 Tao Yuan Ming 陶淵明, Tu Fu 杜甫 Wang Wei 王維 et Yang Wan Li 楊萬里

A travers le tracé de leur pinceau tu les découvres, avec ce plaisir du hasard des rencontres heureuses : depuis des années tu retranscris leurs poèmes en français, un peu comme ces cartes postales anciennes que tu retrouves.

Tous épris de boissons, des fois musiciens mais toujours peintres et poètes à toute heure, ces amis tracent au gré de leurs sentiments, une image, un son, une couleur, une odeur... soit un idéogramme, la signature d'une pensée Tao avec des mots ordinaires.

Liberté et dérision traversent leur page en feuille de bambou. Halte aux oiseaux de mauvaises augures, aux devins et sages, aux maîtres avec leurs mirages et chimères, halte aux prédicateurs à leurs psaumes, aux prêcheurs de peur et foi. Ils inscrivaient leur solitude dans l'infini des cieux, nuages, sources, fleuves, océans et montagnes.

Tes yeux de lecture se mélangent à leurs doigts de pinceau. Tu viens comme du sable sur le sable comme de l'eau dans de l'eau, tel un grain de sable, une goutte d'eau sur leurs espoirs et souhaits. Il te reste seul à tracer la vie d'un trait neuf comme ils l'ont tenté. C'est ton défi de lecture : ce fut leur vie.

Poussières de vies

Ils parlaient leur vie ainsi : naissance et mort, solitude d'écrire et boissons, traces de rencontres et d'amitiés, rien de plus. Certains faisaient vœu de dénuement, d'autres fuyaient pouvoirs et honneurs, tous aspiraient à se retirer et s'éloigner du monde. Leurs mots résonnaient en écho à la vie : quelques faits de leur séjour dans « le monde des poussières » disaient-ils, venue au monde flottant et départ du monde vulgaire. De la mort, ils faisaient juste allusion au bruit du vent qui s'éloigne, au soleil sur l'horizon, au nuage passant, à la rivière qui coule... avec humour et effacement.

Ils s'appelaient :

Tao Yuan Ming 陶淵明 365-427

Wang Wei 王維 701-761

Li Po 李白 701-762

Tu Fu 杜甫 712-770

Po Chu Yi 白居易 772-846

Su Tung Po 蘇東坡 1037-1101

Lu Yu 陸羽 1125-1210 (ne pas le confondre avec son aîné homonyme des années 733-804 et auteur du fameux Le Classique du Thé)

Yang Wan Li 楊萬里 1127-1206

Tao Yuan Ming (365-427)

vint au monde en 365 à Tsai sang, un village situé sur une colline au sud-ouest du Lu shan. Dans le Classique des montagnes et des mers, le Lu shan était le lieu des hommes du Tao, capitale des habitants du ciel. Moines et autres solitaires vivaient au sommet de ces monts. On les appelait « les immortels » ou « les hommes-montagnes ».

Issu d'une famille très humble, il avait 8 ans quand son père Tao Yi mourut de famine. Adulte il habitait dans une hutte et composait des poèmes, se remettait sans arrière-pensée au destin des fleurs. Il ne connaissait pas la musique et pourtant avait un ch'in sans corde: souvent exalté par le vin, il l'effleurait pour confier son sentiment de l'instant. Aux humbles et autres nobles, il préparait toujours à boire. Ivre, il disait: j'aimerais dormir, vous pouvez partir.

Il mourut durant l'hiver de l'an 427. Son corps revint à Tsai sang.

mort maintenant que dire de plus

je confie mon corps à la montagne, qu'il s'y mêle !

On l'appelait Ching Chi'e ce qui veut dire large, joyeux, indulgent, désintéressé.

Wang Wei (701-761)

naquit en 701 dans le district de Ch'i au nord de la Chine. Sa mère pratiquait

avec ferveur le bouddhisme ch'an. Son enfance fut donc imprégnée de contemplations sacrées. Adulte, il prit comme surnom Mo chieh qui joint au prénom Wei formait la transcription du nom d'un disciple laïque du Bouddha, un disciple célèbre pour « son silence assourdissant ».

La femme de Wang Wei mourut très tôt. Rapidement il s'éloigna de la cour impériale. Toute sa vie il fut un ermite laïc du ch'an et fit souvent des retraites au monastère de la rivière Wang. Dans sa hutte à Lan t'ien, il avait juste une bouilloire pour le thé chaud, un mortier pour piler des herbes, une table pour lire calligraphier et un lit de cordes. Il offrait repas quotidiens aux moines et gens qui lui rendaient visite. Sentant sa fin venir, il encourageait son entourage à suivre la voie du Bouddha. En 761 il quitta la vie sans un bruit. Tout ce qu'il a écrit ne fut qu'un écho de compassion au silence.

Li Po (701-762)

En 701 la famille Li exilée depuis 100 ans en Asie centrale au Turkestan, se mit en route pour un retour en Chine. Sur la route Li Po vint au jour avec Tai po l'étoile du berger. Cet exil se poursuivit en voyages sa vie durant: de Chin ling jusqu'à Tang tu, ainsi il remonta tout le Long Fleuve. En hiver 761, malade affaibli, il se rendait à Tsai chi aux Récifs de Couleurs, chez un cousin éloigné, Li Yang ping gouverneur de Tang tu. Ses manuscrits étaient éparpillés en dix mille rouleaux jamais rassemblés.

En 762 un soir de printemps, il se noya ivre dans la crique de l'îlot du Buffle au bord du Long Fleuve. Son corps flottant retrouvé au milieu des joncs fut inhumé à Tang tu. Proches et amis le surnommaient T'ai Po tellement sa calligraphie légère des poèmes semblait être tracée par une étoile.

Quelques années plus tard, on retrouva ses deux petites-filles, les filles de Po ch'in, paysannes sans ressource. Elles formulèrent le souhait de leur grand-père d'être enterré sur le plateau au sommet du Tsing shan, la Montagne verte à 30 lis au sud-est de Tang tu, là où se trouvait la demeure du poète Hsieh Tiao. Sa dépouille fut alors transportée jusqu'à la Montagne verte où on l'ensevelit conformément à son souhait.

Apprenant la mort de l'immortel Li Po, Tu Fu son ami cadet traça en un instant devant la lune, 4 vers jetés d'un seul trait d'encre :

ton pinceau posé
provoque vents et pluies
ton poème inachevé
dieux et diables pleurent

Tu Fu (712-770)

est né au 1er jour du 1er mois de l'an 712 à Kong hsian dans le Ho nan, au sud du Fleuve Jaune, près de Lo yang ancienne capitale de la Chine. Ses parents étaient issus d'une famille de mandarins, magistrats, poètes et lettrés de renom.

Sa mère mourut alors qu'il n'avait que 3 ans. Il fut confié à une tante paternelle vivant dans la capitale et tomba très gravement malade cette année-là. A 6 ans il composa des poèmes, à 8 ans débuta la calligraphie, à 13 ans fréquentait les lettrés en contact avec les siens. A 20 ans avec une santé précaire, il se mit pourtant dans de longs voyages. A la fin de sa vie, il fut atteint de rhumatismes malaria et tuberculose : sourd, mal-voyant il fut aux prises avec la paralysie. Il lutta contre le sort de sa mauvaise santé : il décida de franchir les Trois gorges pour rejoindre un ami d'enfance Li Chih Fang à Chiang ling mais ce dernier mourut quelques mois après. Tu Fu entreprit de descendre le Long Fleuve jusqu'au fameux lac Tung ting :

vieux malade une jonque comme refuge pour m'abriter

les chevaux de guerre encore dans les passes du nord

appuyé au ponton mes larmes ne cessent pas de couler... écrivait-il

A la fin de l'automne 770, Tu Fu seulement âgé de 58 ans et brisé par la maladie finit sa vie avec l'hiver.

Po Chu Yi (772-846)

vit le jour au 2ème jour du 1er mois de l'année 772 à Hsin cheng dans le Ho nan dans une époque politique agitée. Reçu aux examens impériaux à Ch'ang an, capitale impériale, il fut d'abord nommé collateur à la Grande Bibliothèque où il put lire et se documenter à sa guise.

Il passa avec succès les Examens Spéciaux du Palais: il occupa selon le contexte social changeant, de nombreux postes officiels, commissaire de district, assistant du prince héritier, rédacteur des décrets impériaux en tant que Pilier Supérieur de la nation, gouverneur. Au début de l'an 826, malade et fatigué, il tomba malade souffrant de cataracte et d'asthme. Il se mit en congé pour 100 jours, puis en démission de ses fonctions de responsabilité et d'honneur. On le nomma pourtant en 828 vice-président du Bureau de la Justice dans une période de plus en plus confuse. Il demanda sa mutation sur un poste humble de simple Secrétaire de liaison auprès du prince: ce fut une « demi-retraite » pour se conformer à son souhait de s'éloigner des intrigues et autres rivalités de la Cour. Le 8ème mois de l'an 846, à 75 ans il mourut dans sa maison de Lo yang, « après s'être acquitté de ces tâches insignifiantes pour s'endormir définitivement dos au soleil bien au chaud ». Selon son souhait il voulut être enterré au Temple du Mont parfumé près de Tu meng, son aîné et ami, le moine chan.

Su Tung Po (1037-1101)

Su Shih prenant plus tard le nom de lettré Tung Po d'où Su Tung Po, est né au 19ème jour du 12ème mois de la 3ème année Ching yu (fin janvier 1037) dans un village au pied du Mei shan, l'une des 4 montagnes sacrées bouddhistes, au bord du fleuve Min, dans le pays fertile de Shu. Se trouvait non loin à quelques lis, sculpté directement dans une falaise en aval du Min, le Bouddha géant de 200 pieds.

Sa vie était au début celle d'un officiel important, gouverneur ou magistrat: mais il s'éloigna de ces fonctions où très critiqué, il proposait les vertus du laisser-faire et du juste-milieu pour une gestion de la Cité.

A la fin de sa vie, une grave maladie l'amena à ne plus se nourrir que de soupes de ginseng mais ne pouvait se passer du vin. Surnommé par ses voisins paysans « l'ami de l'univers », il laissa la maladie suivre son cours et disait, une fois ivre, qu'il se mettait à écrire dix lignes avec l'arôme du vin s'échappant de ses dix doigts. Il termina sa vie au 7ème mois de l'an 1101 et fut enterré au pied du Sung shan, montagne sacrée du centre, par Tzu yu près de sa propre cabane.

Tzu Yu eut la charge de tracer sur la tombe une épitaphe relatant la vie de son aîné:

fumée du Lu shan marée du Che kiang
tant qu'on n'est pas allé 1000 regrets
j'y suis allé et revenu rien de spécial
fumée du Lu shan marée du Che kiang

Lu Yu (1125-1210)

vint au monde le 12ème jour du 11ème mois de 1125, dans une jonque comme berceau sur la rivière Huai, au milieu d'une violente tempête de vents et vagues. Il disait : « Je suis né sur la Huai. A l'aube ce jour-là, flots vents et tornades effrayaient les hommes et les femmes et ma mère dans la barque. Je suis venu et la tempête a cessé ». Au printemps 1210 il mourut à l'âge de 84 ans, après une longue vie où il fut gouverneur avant de se retirer du monde officiel. Il avait composé ce dernier poème avant de poser définitivement le pinceau:

une fois mort toujours dix mille choses vides
les yeux n'ont pas vu les Neuf Provinces réunies
le jour où l'armée impériale sera enfin au nord
amenez une belle offrande familiale au vieillard

Yang Wan Li (1127-1206)

est venu au jour en 1127 à Chi shui dans le Chiang hai (l'ouest du fleuve), d'une famille humble. Cette année-là, les barbares de Mandchourie ayant envahi le nord de la Chine établissaient une dynastie étrangère Chin, contraignant les Song à fuir vers le sud du Long Fleuve pour établir une autre capitale. Toute sa

vie, sans répit il prôna l'impartialité. Il considérait sa fonction de mandarin « comme une chaussure trouée » et disait qu'il était toujours prêt à l'abandonner. On le surnommait « le vieux sauvage de la sincérité ». En 1205 il finit par refuser toute nouvelle prolongation de sa carrière ayant trop duré, pour enfin se consacrer à une retraite simple austère: il décida de vivre à l'écart du monde. En 1206 il s'éteint, à l'âge de 80 ans.

les 135 cartes postales

Tao Yuan Ming (365-427)

sur le point de l'exprimer j'ai oublié les mots

ici j'ai pu bâtir ma hutte
nul brouhaha ni passage
comment est-ce possible?

le cœur à l'écart et l'endroit loin du monde vulgaire
cueillir quelques fruits et fleurs dans la haie de l'est
mon âme sans souci regarde vers la rivière du Sud
avec ses contours et vallons dans le clair crépuscule
les oiseaux par nuées de mille et mille tous ensemble
dans tout cela peut être une signification profonde
sur le point de l'exprimer déjà j'ai oublié les mots

avec le quotidien de 5 enfants

cheveux blancs sur les tempes
muscles peau plus très fermes
sur le tard j'ai eu cinq garçons
pas un seul n'aime le papier ni le pinceau
Shu déjà deux fois huit ans
pour la paresse est vraiment sans rival
Shuan a l'âge de s'adonner aux études
mais n'aime ni lire ni écrire
Yong et Tuan âgés tous deux de treize années
ne savent distinguer six de sept
Tong bientôt neuf ans
ne pense qu'à manger poires et châtaignes
ainsi le destin avec la volonté du ciel
autant boire ma coupe jusqu'au bout

je voyageais pour chercher quoi au juste ?

quand j'étais jeune robuste et fougueux
seul avec mon épée je suis parti voyager
qui me disait déjà que ce ne fut pas long ?
de Chang yi jusqu'au bout du mont Yu chow
affamé je dévorai les fougères du Shou yang
assoiffé je bus l'eau du torrent de la rivière Yi
sur la route peu d'homme aimable
juste des tombeaux fréquentables
au détour d'un chemin pris au hasard
les caveaux de Po ya et Chuang chou
de renommée si haute et pourtant oubliée
je voyageais pour chercher quoi au juste ?

chanson pour mes funérailles futures

les herbes folles sont à perte de vue
les bouleaux bruissent sous le vent
de cet automne le givre déjà est sévère
voilà au lointain mon cortège pas à pas
vers la campagne d'aucune habitation
les grands tombeaux surgissent hauts
et le cheval funèbre à piaffer et hennir
avec le vent lugubre à se lever souffler
les volets de la chambre là-bas fermés
mille années sans revoir l'aube
mille aubes sans revoir l'année
sages et savants n'y peuvent rien
et tout à l'heure les uns les autres
chacun de son côté avec ses choses
quelques parents peut-être juste tristes
d'autres se remettront à chanter l'oubli

...

mort maintenant que dire de plus ?
confier ce corps à la montagne qu'il s'y mêle

les prémices d'un poème

le temps soudain maussade vers là-bas
sur ce sentier à travers buissons et ravins
je rentre poser ma canne après le torrent
où joyeux j'ai trempé mes pieds nus
pour ce vin printanier du cru nouveau
j'ai égorgé un poulet au soleil couchant
invitant un voisin dans ma hutte sauvage
toute éclairée de torches en branchages
ainsi le dîner et la soirée... déjà la fête fut courte
déjà l'aube qui se lève... des prémices d'un poème

l'oiseau effrayé de s'être égaré avant la nuit

inquiet inquiet un oiseau égaré de sa volée
au soleil du crépuscule seul à voler encore
nul endroit où savoir se poser
dans la nuit son chant d'effroi
implore les aurores à se lever
mais par où aller dans le ciel sombre immense
c'est alors qu'il rencontre un vieux pin solitaire
repliant ses ailes engourdies enfin il s'abrite
à l'abri du vent violent dans le vert feuillage
ne jaunissant jamais dans les hivers rigoureux
dans ce refuge de hasard il a confié son corps
pour mille et mille années à venir le croit-il !

quand j'étais jeune ma famille était dans l'embarras

quand j'étais jeune ma famille était dans l'embarras
les jours passant plus que jamais la faim me tenaille
des sacs de haricots et du blé ce dont j'ai envie
je n'oserai même plus rêver à un mets succulent
je suis affamé mais moins misérable
que celui qui prenait neuf repas dans le mois
en pleine chaleur mes années à leur couchant
lassées des vêtements du froid
est-ce si pénible et consternant ?
on loue le cœur de qui partage sa soupe au démuné
et qui dissimule son visage derrière ses manches
être offensé par l'aumône si impudente
s'abandonner au vulgaire une tentation ?
rester digne sur son sort et sa pauvreté
si j'ai faim tant pis la bouche des besoins
j'ai eu jadis de nombreux successeurs

au sud du mont Lu shan

soleil et lune très rarement se rencontrent
les saisons mutuellement se bousculent
les vents froids à dépouiller les branches
leurs feuilles mortes jaunissent l'entrée
et le corps décline doucement avec le jour
voilà les cheveux des tempes jadis ébènes
blanchissant tel un cygne planté sur la tête
vers cet avenir qui peu à peu se rétrécit
et moi encore sur le point de partir
partir partir cette fois pour aller où ?
là-bas au sud la demeure éternelle

chanson au repas de mes funérailles

hier pas assez à boire
enfin la coupe limpide
d'un vin nouveau printanier
quand le déguster encore ?
autour de ce plateau de mets succulents
parents proches amis anciens à mes côtés
pourtant de ma bouche nul son
dans mes yeux aucune lumière
la nuit précédente dans ma chambre
aujourd'hui franchir la porte et partir
ce matin au pays de l'herbe sauvage
là-bas pour longtemps et sans retour

ne repousse pas le vin

ciel et terre tout immobiles
monts et fleuves immenses
arbres prairies sans cesse
malgré le givre et la rosée
l'homme se vante de raison
pourtant si fragile éphémère
à peine le voit-on au monde
déjà il disparaît sans retour
s'aperçoit-on que l'un manque à notre appel ?
parents connaissances le pensent-ils souvent ?
seuls quelques objets lui ayant appartenu
notre regard affligé en larmes les croise
aucun pouvoir immortel
mourir sans aucun doute
je te laisse ce joyeux conseil
ne repousse pas le vin aimable

dans mon jardin et dans les champs

dans mon jardin et dans les champs
enfin je retourne vers cette campagne
mon allée paisible à l'écart des passages du monde
et ce portail d'entrée en branchages toujours fermé
pas la moindre poussière de pensées vulgaires
parfois écartant les herbes je me rends au village
visiter quelques voisins bavarder de tout de rien
des chanvriers des mûriers poussant sans cesse
dans mon champ souvent une crainte
celle du givre de la grêle flétrissant tout
et les jeunes pousses et les herbes folles

j'ai emménagé

toujours j'ai souhaité habiter vers le sud
dans ce quartier ni par fuite ni par caprice
juste pour quelques gens au cœur simple
avec qui se réjouir et passer matin ou soirée
cette envie m'a habité tant et tant d'années
et voilà que je réalise enfin ce projet
une hutte et inutile qu'elle soit grande
un lit une natte un salon en terre battue
les voisins parfois vont et viennent
échangeant sur les choses du passé
ensemble nous parlons de nos lectures
élucidant avec plaisir doutes difficultés

seul m'importe mon souhait

au pied du mont au sud parmi les herbes folles
j'ai planté pousses de haricots et fèves chétives
avec le soleil levant je m'en vais biner et butter
jusque tard sous la lune ma bêche sur l'épaule
je rentre par ce sentier au milieu des buissons
avec la bruine et la rosée mouillant ma tunique
mais je ne m'en soucie guère
seul m'importe mon souhait

se consacrer au pinceau on est rarement trahi

au printemps en automne beaucoup de très belles journées
souvent grimper sur une hauteur là où composer un poème
passant devant une porte on ne manque jamais de se saluer
s'il y a un bon vin nouveau on s'invite et verse à boire
et chacun de son côté s'en retourne après à son champ
lors des moments oisifs toujours on se pense
on se lave et on s'habille le corps et le cœur
se rencontrer pour parler et rire sans se lasser
est-ce déjà les prémices d'un bonheur parfait ?
on espère ne pas avoir trop tôt à partir trop vite
continuer à boire échanger lectures et poèmes
se consacrer au pinceau on est rarement trahi

et voilà

enfin je m'en suis retourné enfin
souhaitant rompre avec le monde
ce monde des poussières et moi
rien à en espérer à en souhaiter
seulement converser doucement avec quelques uns
la musique du ch'in et les livres éloignent les soucis
avec le printemps apportant les conseils des paysans
travailler d'abord le champ à l'ouest
rouler avec une charrette sans toit
d'autres fois ramer seul en barque
longer la route profonde sinueuse
ou encore parvenir à la colline accidentée
là où sont les arbres luxuriants ombragés
là où s'élève le chant de la source claire
ainsi ces dix mille choses et chacune au bon moment
et la vie sans égard déjà bientôt sur son dernier terme
alors au ciel à la terre au temps j'ai confié mon corps
pour suivre et aller à mon gré selon mon cœur aimant
pourquoi s'affairer s'agiter pourquoi finalement ?
aucune ambition de richesse ou reconnaissance
renoncer à ce pays inaccessible des immortels
alors par les belles journées tout seul je pars
avec ma canne tantôt pour biner pour butter
en sifflotant grimper ces terrasses vers l'est
tantôt au bord de l'eau composer un poème
suivre le cour des choses jusqu'à leur fin
se contenter de l'ordre du ciel et voilà !

le lettré de l'est

à l'est il y a un lettré
toujours en guenilles
en un mois moins de neuf repas
depuis dix ans le même bonnet
pauvre et démuné sans pareil
et pourtant le visage radieux !
désireux de croiser ce proche
à l'aube je franchis la rivière
cette passe au milieu d'une forêt de pins
le voilà dans l'auvent des nuages blancs
il apprécie mon intention de rencontre
et m'accueille en jouant avec son ch'in
d'abord l'air de « la grue extraordinaire »
puis terminant sur « le phénix solitaire »
oh rester là l'écouter sous la brise
oublier la saison froide qui vient

Wang Wei (701-761)

les bambous verts

seul assis avec les bambous denses
je joue du ch'in et siffle au silence
de la forêt si profonde nul ne sait
la lune telle une lanterne m'éclaire

les paysans de la rivière Wei

le couchant illumine la ville et les toit-lampions
sur les ruelles encombrées de buffles et moutons
odeurs de crottins et bouses rentrent à l'étable
le vieil homme inquiet de ne point entendre
le garçon et sa flûte au retour sur la bufflonne
reste appuyé devant le portail de branchages
cri du faisan dans les pousses de blé en fleurs
vers à soie en refuge sous la feuille du mûrier
leurs bêches sur l'épaule les paysans arrivent
se retrouvent tranquilles parlent bruyamment
de ce réchauffement précoce des saisons
songeur le vieux paysan se dit et pense
faire avec la nature qui change ou se retirer ?

vers la tour de Ho pei

Ho pei avec sa tour au dessus de la grotte Fu
et son kiosque de voyageurs dans les brumes
du haut de la muraille je regarde le couchant
dans les reflets la montagne soudain lointaine
un lampion sur une barque au bord de la nuit
oiseaux pêcheurs sur le retour les uns les autres
sous le vaste ciel vers la terre des hommes
mon cœur libre en dérive le long du fleuve

joie paisible d'une grasse matinée

fleurs de pêchers peintes plus rouges par la pluie nocturne
saules verdoyants et fumées du soir encore jusqu'au matin
feuilles et pétales tombées le garçon ne les a pas balayées
chant du loriot qui s'éveille et l'hôte de la montagne ronfle
roô roô roô roô roô roô toujours encore roô roô roô roô roô

un poème pour Su ayant trouvé porte close

ma hutte à l'entrée de la bouche des vallées
les arbres antiques en ceinture de ce village
visite vaine de Su sur le chemin en pierres
la porte fermée sans personne la carriole repartie
et les barques des pêcheurs collées à la rive gelée
fumées et feux des chasseurs dans la plaine
seule la cloche lointaine pour le nuage blanc
les cris nocturnes des gibbons vers les astres

les vieux jours et la canicule

soleil de braise sur ciel et terre
nuages en feux sur mont et pic
herbes fougères arbres brûlés
mares et cours d'eau asséchés
la soie légère de la tunique est pesante
sous les arbres épais l'ombre si mince
on ne peut s'allonger sur la natte brûlante
le linge trempé de sueurs à rincer à laver
ah! sortir de l'univers
sur le vaste immense
où souffle un long vent de 10 000 lis
où fleuves et mers balayent brûlures
le cœur haletant regarde ce corps
quel lourd fardeau quel fardeau
soudain une brise de rosées suaves
venue de nulle part d'on ne sait d'où du ciel
pour une pure joie toute en pluies d'extases

réponse au lettré P'ei Ti qui demandait sa route

où est le sommet du Chung nan ?
du lointain de ce cours d'eau froid
bleu sombre avec la pluie d'automne
au lointain dans le nuage blanc

le Chung nan et son sommet Tai yi

le pic Tai yi au sommet de la route céleste
montagnes ininterrompues jusqu'à la mer
les nuages blancs sur mes pas entourent
d'une écharpe de brume bleue le Chung nan
et son pic blanc en partage avec les étoiles
ici le pays souvent change ses habitudes
d'ombres de contrastes et couleurs de soleil
trouver mon gîte chez l'habitant pour une nuit
heureuse rencontre à l'autre rive un bûcheron

les tempes d'argent

seul assis avec mes tempes d'argent
la salle vide bientôt la deuxième veille
la pluie tombe avec les fruits les fleurs
sous la lampe les insectes des herbes
à quoi bon changer le cheveu blanc
à quoi bon l'or jaune et leurs bibelots
arrêter la maladie freiner la vieillesse
avant le retour au silence et au vide

au revoir à Shu le troisième

on se rencontre juste le temps d'un sourire
déjà se quitter les phrases embuées de larmes
au bruyant banquet d'adieux et de promesses
songeuse la ville se vide je me retourne
ciel froid nuage pur montagne lointaine
soleil au couchant sur le couloir du fleuve
la corde à peine défaite déjà tu es au loin
je te vois un long moment debout immobile

le monastère perdu de la Porte en pierre à L'an t'ien

au couchant eaux et montagnes
la barque au gré du vent sans fin
rivage d'interminables paysages
remonter le cours jusqu'à la source
arbres et nuages comme boussoles
au début un doute est-ce la bonne voie ?
comment deviner que le courant tourne ?
soudain cette clairière tant attendue
la barque arrimée je prends ma canne
le cœur léger enchanté de rencontrer
quelques vieux moines quatre cinq ou six
tranquilles libres dans l'ombre des cyprès
contant à voix haute aux forêts avant l'aube
poèmes et méditations de leur nuit passée
aux enfants encore endormis partant garder tôt le bétail
aux bûcherons matinaux loin des affaires du monde
assis sur la natte commune avec le haut pin et l'encens
le parfum humide du torrent sur la tunique
et les rayons du jour sur la paroi rocheuse
venir une fois ici encore vais-je m'égarer ?
demain monter plus haut vers le mont
adieu en sourire au monastère de la source
et ses fleurs de pêchers rouges à L'an t'ien
adieu le monastère perdu de la Porte en pierre

au temple de Tao Yi

maître Yi perché au mont T'ai po
au dessus des fumées et nuages
poèmes chants le long des ravins
pluies fleurs sur le pic solitaire
ton cœur est libre sans trace
de tes paroles renommées
tu ne parles plus qu'à l'oiseau
aucun visiteur pour t'écouter

avant l'aube avec la rosée des pins
au couchant sur le côté du temple
une natte au frais du bambou dense
la nuit claire et au loin la source
indécis les brouillards et nuages
ce soir juste la tête sur l'oreiller
rester ici en éveil un moment
dans la nuit encore restante

ami Chong Fan où es-tu ?

moine Chong Fan moine Chong Fan mon ami où es-tu ?
automne tu es parti au mont Fu printemps pas de retour
les bourgeons en profusion et à tue-tête les cris d'oiseaux
le torrent à ta porte et la montagne à ta fenêtre où es-tu ?
au milieu des ravins que sait-on des affaires des hommes
de la hutte voisine je surveille les nuages sur la montagne
moine Chong Fan moine Chong Fan mon ami où es-tu ?

conversation

la barque au gré de l'onde
l'homme au gré des flots
ciel haut d'automne lumineux
loin des affaires de poussières
les grues joyeuses sur le sable
avec le nuage et la montagne
l'onde au gré du crépuscule
et la lune déjà là immaculée
sur la route d'eau la barque
hésite de ci de là
pour son retour

montée au Temple de la compréhension

ici en contrebas de ces verts bambous
du Pic de lotus voilà la cité des mirages
sous son rempart les trois pays de Ch'u
au delà d'épaisses forêts les neufs Affluents
inondent herbes mousses et fougères
et les jambes repliées sur les talons
assis sous le pin le pinceau du poème
relate le vide léger du nuage blanc
le monde sans la venue de l'homme

la visite des 3 moines silencieux de la montagne Fu

sur le tard le vide clair et pur
loin de la foule des choses
j'attends 3 moines solitaires
par avance je balaie la hutte
voilà tous 3 souriant parmi nuages et pics
en visite dans ma demeure de broussailles
assis sur la vieille natte avec pignons de pin
nous mangeons brûlons l'encens et lisons
le jour presque effacé allume les lanternes
on frappe le Ch'ing pour le début de la nuit
en abondance joie et quiétude
en abondance sérénité au cœur
la pensée de se retirer pourquoi si pressante ?
la vie devenue ce tout du vide enfin s'arrêter

avec le moine Tan hsing et le vent du soir près du temple Kan hua

à l'improviste tu m'invites à prendre mon bâton de bambou
déjà tu t'éloignes sans m'attendre en haut du Torrent du Tigre
allons-y! et nous voilà en marche vers la montagne et son écho
nous nous rendons vers ta demeure en suivant le cours de l'eau
partout des fleurs sauvages épanouies et des couleurs odorantes
de la vallée d'en bas le cri de l'oiseau solitaire nous accompagne
nous arrivons juste avant la nuit dans la forêt vide ensemble
silencieux sous la verte pinède avec le vent déjà à l'automne
avec le moine Tan hsing au couchant près du temple Kan hua

où est le chemin du Temple du parfum accumulé ?

je ne sais plus où se trouve le Temple du parfum accumulé
à peine quelques lis déjà mes pas hésitent dans la brume
arbres antiques et nul homme à qui demander son sentier
de la montagne monte on ne sait d'où le son d'une cloche
et sous les rochers et sous les pierres l'appel d'une source
soleil et couchant sont refroidis sous les pins vert-bleu
voilà l'aube du soir tombant sur l'étang sans âme qui vive
mon cœur s'égaré sur le sol l'ombre d'un dragon apprivoisé
où est le chemin du Temple du parfum accumulé ?

les mouettes et le vieillard sous la bruine à la rivière Wang

pluie pluie sans cesse sur la verte forêt sur le feu dans la fumée
légumes et millet cuits à point il les emporte aux champs à l'est
du côté des marais inondés d'où s'envolent tous les hérons blancs
dans les grands arbres frais si épais où chantent les loriots jaunes
près du sentier vers la montagne où s'ouvre l'hibiscus du matin
sans faim sous les pins il essuie un tournesol de sa rosée jaune
le vieillard ne se bat plus pour une place sur la natte de sa vie
mouettes pourquoi avez-vous peur devant ces derniers pas ?

la haie fleurie

au bout de ces branches les fleurs de lotus
tels de rouges calices dans la montagne
en bouquet d'une cabane et son torrent
profusément fleurissent tombent tombent
sur les pierres et sur l'eau pour personne

en traversant le fleuve vers Ch'ing ho

en jonque doucement au gré du fleuve
les eaux en reflets jusqu'au bord du ciel
vagues et cieux sans raison se déchirent
voilà ma province avec ses 10000 foyers
et la ville ancienne qui avance vers moi
avec ses mûriers chanvriers toujours immobiles
je me retourne distrait vers le vieux pays natal
comme ces flots rejoignant brumes et nuages

adieu à son ami poète Meng Hao Yan en fuite du monde

mettre pied à terre pour souffler et boire !
où vas-tu donc ainsi avec ta monture ?
tu me dis ne plus être à l'aise nulle part
et t'allonges sans mot face au Mont du Sud
je reste en silence et ne te questionne plus
avec toi sans fin mon regard vers le nuage

réponse à Chang le magistrat qui lui demandait quelques nouvelles

au soir des jours une paix tranquille
au loin mille mille soucis du Monde
sans besoin ni projet à l'horizon
rejoindre là-bas cette verte forêt
la tunique sous les vents les pins
et les reflets de lune à jouer du ch'in
où donc ici maintenant l'ultime vérité ?
un chant de pêcheur au fil de l'eau

vers l'enclos des cerfs

la montagne haute est vide d'aucune âme qui vive
en bas la vallée avec ses échos de voix inconnues
soudain un dernier rayon du couchant illumine
la forêt et ses mousses si verte sous les pierres

le vide éternel lointain

souviens toi souviens toi
de ces nuages qui volent
et sans cesse reviennent
du pied du ciel là bas
sous la pluie fine éparses
regarde regarde donc
ta route maintenant
une dernière fois
demain s'en va
et un bouquet d'herbes et sa fleur fanée
salissent et verdissent
ta chemise depuis longtemps décousue
ainsi l'histoire d'une vie
emportée avec les vents vers l'horizon

seul

au bord de la rivière Ch'i vers l'est
la campagne loin de la montagne
le soleil après les mûriers
la rivière entre les villages
enfants buffles sur le retour
seul je referme mon portail de branchages
la barbe en bataille sous le rayon couchant
les grues et leurs nids partout dans les pins
les hommes devenus rares devant ma porte
le jeune bambou renferme le pollen nouveau
le lotus pourpre change sa robe rouge fanée
l'embarcadère paré de lampions lanternes
pour l'arrivée des belles châtaignes d'eau

la piste de Ta san vers la vallée aux fleurs jaunes de la crête du Buffle

le sentier escarpé abrupt 10 000 efforts et tourments
à peine quelques lis seulement et déjà trois haltes !
sur le chemin on voit ses compagnons de voyage
disparaître réapparaître derrière coteaux et fourrés
"sà sà sà " voilà les gouttes de pluie drue sur les pins
"chan chan chan" la cascade entre pierres et rochers
près du ravin profond la voix calme
siffle vers le sommet des montagnes
le regard vers les versants du Sud
où le soleil blanc dissipe les brumes
la mare d'azur immobile s'illumine
les arbres touffus se mettent à flotter
ainsi le cœur sans frontière sans grillage
devant la vaste étendue reste sans souci

le cœur libre au sommet du Ruisseau vert

enfin la haute vallée aux fleurs jaunes
et la source des eaux du Ruisseau vert
longer les adrets après dix mille efforts
à peine 100 lis encore la peine est au bout
chute d'eaux en vacarme sur les rochers
dans la couleur apaisante de la pinède
les légères châtaignes d'eau
les jeunes roseaux graciles
rester-là assis sur ce plat rocher
une canne à pêche finir le jour
le cœur libre comme
ce torrent impétueux

le cormoran

au milieu des lotus rouges il plonge
déjà émerge et s'envole vers la rive
aux aguets debout sur un vieux bois flottant
plumes détrempées avec un poisson au bec

ma hutte au printemps sur la rivière Wang

depuis un an sans me rendre sur la montagne de l'est
au retour des semailles de printemps dans les champs
sous la pluie la couleur verte des herbes semble peinte
près du torrent les fleurs rouge-sang de mes pêchers
et voilà Yu Lu le moine mendiant érudit du Tao
avec le Vieux bossu le sage boiteux du village !
je me rhabille à la hâte, sandales à l'envers pour les rejoindre
joyeux nous parlons et rions assis ensemble devant ma hutte

le gai Chieh Yu

la montagne froide tourne à l'émeraude sombre
les eaux d'automne coulent coulent lentement
appuyé à mon bâton au portail de branchages
dans le vent au couchant j'écoute les cigales
chanter pour le soleil en retard à l'embarcadère
du village tourbillonne la fumée grise solitaire
à nouveau le toujours gai Chieh Yu déjà ivre
il vocalise à tue-tête à mes 5 saules pleureurs

l'étang aux lentilles d'eau

au printemps l'étang est profond large
sur le retour en barque le cœur léger
lentement lentement les lentilles d'eau
se rassemblent ici puis là s'éparpillent
sous les branches du saule pleureur
griffant la surface du cours de l'onde

premiers travaux de printemps

les sabots en bois légers sous la pluie
le vieux manteau ouaté pour le froid
creuser un sillon pour détourner l'eau
entre saules blancs et pêchers rouges
au champ de fougères tel un échiquier
je soulève la pierre de la bascule à eau
le bonnet de cerf à l'envers sur ma tête
au soleil couchant je disparaiss
entre ronces orties broussailles

retour aux châtaignes près de la rivière Wang

à l'entrée des vallées la cloche lointaine
pêcheurs et bûcherons devenus si rares
là bas au couchant la montagne distante
seul vers les nuages blancs je retourne
aux fragiles châtaignes d'eau
légères sous les saules à l'est
la mare aux couleurs de printemps
songeur mon portail est il fermé ?

improvisation

avec l'âge trop paresseux pour des poèmes
seule ma vieillesse pour seule compagnie
en cette vie par erreur poète
une vie d'avant sans doute peintre
on ne peut laisser des coutumes anciennes
par hasard connu des gens de ce monde
nom prénom à se confondre
mon cœur ne sait point encore

Li Po (701-762)

avec le vent clair

avec le vent clair
des chants pleins le ciel
s'enroulent autour
des nuages et s'envolent

le Mont émeraude

vous me demandez pourquoi je vis sur le Mont émeraude
je ris sans répondre le cœur libre regardez autour de vous
les fleurs de pêchers avec le cours de l'eau s'éloignent
le ciel la terre ici sont si différents du monde commun

la coupe des roseaux à la porte de l'est

au pays de Lu déjà on se prépare contre le froid
premières gelées premières coupes des roseaux
les faucilles comme des lunes coupantes tournoient
l'eau glacée gicle en des colliers de perles blanches
ces herbes sont une matière très précieuse
pourquoi tant de valeur à barbe de dragon ?
tressée en natte pour un sommier de jade
quel plaisir par nuit claire de s'y allonger
le vêtement de soie maintes fois ne s'use
sans craindre de ramasser les poussières

départ matinal pour Pai ti cheng

à l'aube je quitte Pai ti parmi les nuages de couleurs
1000 lis jusqu'à Chiang ling puis de retour en un jour
sur les deux rives sans répit les singes hurleurs crient
la barque légère a franchi 10 000 replis de montagne

assis face à la montagne Chin ting

les oiseaux s'envolent haut et disparaissent
le nuage solitaire oisif doucement s'éloigne
assis seul et sans lassitude
face à la montagne Chin ting

avec les forgerons

les feux des fourneaux illuminent les cieux et la terre
des étincelles rouges jaillissent les fumées pourpres
s'embrase le visage du forgeron en sueur sous la lune
chants coups de marteau font frémir la chaude coulée

retour au pays natal

jeune j'ai quitté mon village vieillard j'y reviens !
mon accent n'a pas changé mes cheveux ont blanchi
les enfants que je rencontre ne me connaissent plus
ils rient et me demandent d'où viens-tu étranger ?

nuit printanière avec une flûte de jade

de quelle maison s'envolent les sons feutrés d'une flûte
le vent printanier les disperse dans la nuit de la ville Lo
reconnaître la mélodie « en cassant un rameau de saule »
personne en éveil à qui confier la nostalgie du pays natal

un acte de prémonition

devant le lit la lune claire extraordinaire
par la fenêtre laisse du givre épars sur le sol
je lève la tête vers elle et la noire montagne
je baisse la tête et pense au pays natal

en écho ces mots posthumes aux derniers instants de Li Po se noyant sous la lune :

début de l'an 762 nul n' imagine et pourtant
une nuit douce de printemps au bord du Long Fleuve
la crique de l'îlot du Buffle aux Récifs des couleurs
la lune souriante est claire extraordinaire
Li Po seul sur une barque est encore ivre
il se penche sans doute pour boire la lune dans l'eau
tombe et disparaît dans le cours du Long Fleuve
le miroir des eaux un instant troublé redevient calme
juste au-dessus la voûte nocturne étoilée
scintille T'ai Po la grande étoile blanche

l'été hier déjà n'est plus

l'été hier déjà n'est plus
le cœur épais amer
ne sait tenir la fin du jour
vents nuages de passage
avec les oies et l'automne
au belvédère je bois du thé
chercher au loin l'horizon
de ces grands poètes aimés
au souvenir du chant de leurs vers
pleins de grâce de verve et d'esprit
partager leurs rythmes de lumière
l'inspiration vient au bout du pinceau
s'élevant jusqu'aux cieux sublimes
pour toucher aux astres et génies
en vain à trancher le fil des mots
comme une épée le cours de l'eau
en vain remplir la tasse d'une vie
à noyer l'aube et son âme de chagrins
les choses sans harmonie sans désir
se trouvent à voguer cheveux au vent
pensée et poème aux caprices des flots

un voyageur de passage

un voyageur de passage
vivant ou mort il se retourne
ciel et terre sont une auberge
chacun triste de dix mille poussières
sous la lune en vain la course du lièvre
branches et troncs déjà taillés en fagots
les os décharnés n'ont plus aucune parole
les pins toujours verts où est le printemps
hier aujourd'hui après demain sans cesse
éphémères les choses pourquoi s'attacher

sur le Yuan Tan chiu

vieil ami haut perché sur la montagne de l'est
amoureux des sentiers monts et ravins
jeune tu t'allongais sous la pinède des forêts
le soleil déjà blanc pourtant tu n'est pas levé
le vent des pins aère ta tunique et ton souffle
l'étang aux pierres te lave le corps et le cœur
je t'envie d'être loin des clameurs de la foule
ta tête distraite dans les brumes émeraudes

Tu Fu (712-770)

au bord de la rivière sans cesse troublé par les fleurs

nulle part où aller en parler et seul à en perdre la tête
au sud je cherche le voisin complice amoureux du vin
plus de dix jours il est sorti boire
profusion de fleurs confusion de boutons recouvrent
les berges en reflet au fil de l'eau
le pas mal assuré je redoute toujours le printemps
poèmes et vins sont encore dans mes pouvoirs
inutile de prendre soin de mes cheveux d'argent
la rivière profonde et les bambous tranquilles
juste deux voire trois maisons
belles les fleurs rouges avec les fleurs blanches
remercier les parfums et le savoir du printemps
avec du bon vin pour le cours des choses
devant la pagode de maître Huang à l'est de la rivière
dans la lumière paresseuse somnolente d'une brise
les fleurs des pêchers en pleins bouquets à leur guise
les aimer rouge vif ou rouge pâle ?
chez la quatrième dame Wang des fleurs plein le sentier
mille fleurs dix mille fleurs si pesantes sur les branches
se courbant se ployant musardant
et s'amusant avec les papillons tout le jour
à l'aise les loriots jaunes chantant à tue-tête
je ne sais pourquoi j'aime les leurs jusqu'à en mourir
j'ai peur qu'en fanant elles ne précipitent ma vieillesse
de leurs branches épanouies confusément elles tombent et tombent
et le tendre bourgeon doucement consulte la rosée avant de s'ouvrir

au grand âge ton corps s'est fait prendre

défilent les nuages flottants toute la journée
depuis longtemps l'ami n'est pas repassé
trois nuits en suivant j'ai pensé en rêves à toi
intense notre sentiment amical
prendre congé n'est point facile
toujours tu te tracasses venir ne t'est pas aisé
sur fleuve et lac beaucoup de vents et vagues
en cette saison la barque tangué sans dérive
tu franchis la porte et grattes ta tête blanche
regrettant ton vœu des derniers jours
carrosses pleins et bondés dans la capitale
toi seul ici accablé déjà si fatigué
les mailles du ciel sont-elles larges ?
au seuil du grand âge ton corps s'est fait prendre
un renom de mille automnes et dix mille années
à quoi bon la solitude de la mort ?

à quoi ça sert d'être un héros ?

l'automne arrive nous nous regardons comme du duvet errant de chardon
sauvage

nous n'avons pas accompli et tiré l'élixir de cinabre et avons honte face à Ko
hung

nous n'avons fait que boire et chanter à tue-tête avec fougue ainsi ont passé les
heures

toi toujours impétueux toujours fier eh dis-moi donc à quoi ça sert d'être un
héros ?

quatrain

deux loriots chantent de concert dans le saule de jade
un rang de hérons blancs vogue vers le ciel et l'azur
à la fenêtre déjà l'automne avec la neige des crêtes de l'est
devant la porte une jonque de Wu au levant de dix mille lis

face à la neige (hiver 756 à Ch'ang an en guerre)

hurlements de guerre tant d'âmes de défunts
marmonne seul le vieillard triste
les nuages bas tout confus au crépuscule
la neige à danser en flocons avec le vent en tourbillons
la louche à vin délaissée inutile plus de vin dans la jarre
dans la poêle rien d'autre que le souvenir rouge du feu
plusieurs provinces nouvelles coupées ou occupées
désolé le pinceau triste en train d'écrire dans le vide

contemplant le printemps (à Ch'ang an occupée en 757)

le pays est brisé montagnes et fleuves pourtant toujours là
la capitale au printemps les herbes les arbres s'épanouissent
seraient-elles émues par le temps ? des fleurs tombent des larmes
seraient-ils peines par la séparation les oiseaux au cœur battant ?
les feux de la guerre depuis trois années sans s'interrompre
une lettre précieuse de la famille vaut dix mille onces d'or
je gratte ma tête blanche les cheveux de plus en plus rares
impossible désormais de les épingler avec une barrette

je pense à mon fils (à Ch'ang an occupée au printemps 757)

tel un petit poney au printemps encore au loin
les loriots chantent la chaleur de la pleine floraison
séparé on redoute même le changement de saisons
tu es intelligent et personne ne peut t'être comparé
le torrent dans le ravin le sentier désert dans la montagne
le portail en branchages sous les vieux frênes du village
je pense à toi au loin de Ch'ang an triste ma seule envie est dormir
réchauffant mon dos de haut en bas le beau temps sur la balustrade

la rivière sinueuse (deux poèmes)

une pétale de fleurs s'envole et le printemps diminue
dans le vent dix mille pétales rendent l'homme triste
bien regarder les fleurs sur le point de faner devant mes yeux
ne pas repousser le vin loin des lèvres quand la tristesse abonde
au bord de la rivière un petit kiosque d'abri de martin-pêcheur
le long du parc devant les hauts tombeaux les licornes s'effondrent
si l'on cherche la loi des choses il faut d'abord s'accorder du plaisir
pourquoi s'attacher à un renom d'artifice qui nous entrave le corps ?

chaque jour retour à l'audience impériale avec vêtement de printemps en gage
souvent au bord de rivière je m'enivre et des dettes de vin où que j'aie j'en ai
en cette vie arriver à soixante dix ans depuis les temps antiques est chose rare
les papillons se promènent au milieu des fleurs de temps à autre je les aperçois
les libellules effleurent sans se poser à la surface de l'eau elles volent légères
ensemble toutes tournoient et apportent le message du temps beau magnifique
un instant joyeux ensemble avec elles nous ne manquons pas cette occasion

voyage nocturne de mes sentiments (sur le Long Fleuve à Yun an en 765)

les jeunes herbes et la brise sur la berge
le mât sur la jonque et la nuit solitaire
les étoiles au dessus de l'immense plaine
la lune en doux reflets dans le grand fleuve
renommée où mes poèmes t'ont répandue ?
vieux malade j'ai laissé un poste officiel
errances après errances qui suis-je donc ?
entre ciel et terre sur le sable une mouette

improvisation

la lune sur le fleuve en reflets à quelques pieds
la lampe de vent pour cette troisième veille
sur le sable au bord dort un groupe de hérons
à l'arrière de la barque saute un poisson « po la ! »

songe d'automne (à Kuei chow en 766)

la rosée de jade inonde la forêt des érables
de la montagne à la gorge de Wu l'air est désolé
du fleuve les vagues jaillissent vers les cieux
au dessus des passes de la montagne vents et nuages sombres sur la terre
les chrysanthèmes deux fois épanouis en larmes pour le temps qui passe
la jonque vide encore amarrée d'une nostalgie au pays natal
déjà ciseaux et règles s'agitent pour les vêtements d'automne
à Pai ti sur les hauteurs au couchant les battoirs à linge en cadence

le pavillon au bord du fleuve

couleur du crépuscule sur le sentier de montagne
sur la hauteur ma maison en surplomb de l'écluse
en bord de falaise un fin nuage se pose
la lune d'un seul reflet dans les vagues
les grues volent et se poursuivent sans bruit
les loups hurlent et hurlent pour s'appeler
je ne dors pas car soucieux des choses de la guerre
impuissant à changer leur cours entre ciel et terre

nuit au pavillon (le Dragon allongé et le Cheval au galop sont les noms des chefs d'état au 1er et 3ème siècles)

crépuscule de l'an lune et soleil se hâtent de raccourcir l'année
au pied du ciel givre et neige dans la nuit froide une éclaircie
cinquième veille aux tambours et cornes de brume au son triste
dans le cours du fleuve des Trois Gorges les étoiles scintillent
mille foyers en pleurs dans les campagnes avec les bruits de la guerre
chansons de pêcheurs de bûcherons s'élèvent dans de multiples lieux
le Dragon allongé le Cheval au galop sont devenus de la terre jaune
sans nouvelles des affaires du monde je suis abandonné à la solitude

automne dans la campagne

à l'automne la campagne tout le jour se fane
limpide et émeraude la rivière froide bouge
j'ai attaché la jonque au bord du pays de Shu
j'ai choisi ma demeure de branches au village
les dattes mûres il faut les gauler
les tournesols secs sont à déterrer
dans mon assiette un peu de nourriture
je partage avec les poissons de rivière

retour au crépuscule

le givre a jauni les platanes émeraudes les grues blanches s'y perchent
en haut de la ville les heures sonnent aux rythmes des cris du corbeau
le voyageur laissant derrière lui la lune lumineuse passe la porte
dans quelle maison tape t-on la soie ? le vent froid est fort si vif
au sud il n'y a pas assez de jonque pour traverser la rivière Kuai
au nord il est difficile de retourner au pays Ch'in ravagé par la guerre
mon âge au delà de la moitié d'un siècle ne peut suivre toujours mon gré
demain appuyé à ma canne pourrai-je encore contempler le nuage blanc ?

Po Chu Yi (772-846)

soudain le loriot s'arrête de chanter

soudain le loriot s'arrête de chanter
les prunes encore à moitié vertes
avec ce printemps trop frais au loin
je me lève et marche vers le jardin de l'est
du vin dans la besace et trop seul pour boire
quelqu'un vient et frappe au portail
quiconque arrive et je suis joyeux !
et c'est l'ami Chen Hsiung toujours radieux
alors toute la journée nous parlons et rions
de toutes nos années et lectures communes
ne raillons pas le vin nouveau pétillant
sa coupe nous fait bavarder sur notre vie

une journée oisive

journee oisive je pense aux vieux amis du passé
les voilà dans ma tête comme devant mes yeux
où ont-ils donc élu domicile pour maintenant ?
morts sont-ils retournés aux sources de l'abîme ?
Han Fu malade avalait du soufre
jusqu'à la fin il n'a jamais guéri
Yuan Chen fondait la pierre naturelle d'automne
le corps pas encore vieux subitement s'est dérégulé
Maître Tu possédait la recette secrète d'un élixir de jouvence
toute la journée se privait de viande grasse et autres délices
monsieur Tsui vantait le fort pouvoir puissant de sa drogue
tout l'hiver s'acharnait à ne jamais porter de vêtement doublé
tous tombés malades ou morts de façon foudroyante
pas un n'a atteint le milieu de l'âge et le midi de la vie
j'étais le seul parmi eux à ne prendre aucun remède
ma vieille vie contre toute attente s'est allongée
en plus avec les jours fougueux de ma jeunesse
j'étais l'esclave de ma gourmandise et du désir
avide de chairs de viandes sauces épices et vin
je ne connaissais ni la mesure ni le poids
quand j'avais faim je dévorais et j'avalais
quand j'avais soif j'allais aux sources et barriques
les poèmes ont-ils prolongé l'esprit de mes organes
le vin a inondé mes champs de cinabre et d'âme
au fil des jours les dégâts auraient pu s'accumuler
à ce jour pourtant je suis pour ainsi dire tout entier
mes dents ne sont point tombées aucune ne manque
les membres de mon corps sont toujours vifs alertes
je viens d'entrer dans cette septième décennie des ans
avec appétit je mange à satiété je dors profondément
alors pourquoi ne pas boire la chose dans sa coupe ?
pour le reste je m'en remets à la volonté des cieux

le trait d'un adieu

le vieux Maître s'est dérangé pour me raccompagner
avec nos cannes en bambou pas près pas doucement
lui titubant à mes côtés nous descendons le sentier fleuri
qui peut comprendre le sentiment d'adieu qui nous étreint ?
j'ai soixante-dix printemps le Maître plus de quatre vingt dix
notre prochaine rencontre sera dans une autre vie vers là-bas

le grillon et la pluie

un grillon précoce chante s'arrête reprend de plus belle
de même la lampe vacille et s'éteint puis se rallume
la nuit est à la fenêtre et je devine la pluie qui tombe
seul les bananiers à répondre aux sons des gouttes

à mon aise

des années durant je voyageais tourmenté
par de jeunes années de faim et de froid
un temps dignitaire même à la cour royale
et pourtant honteux de l'ennui de la tâche
jamais de temps pour les amis et le vin
jamais de temps pour prendre du temps
non que je n'avais pas eu ce vœu
mais je n'avais point la tête libre
désormais retiré au bord de la rivière Wei
la barque de ma vie flottant sans attache
en dehors du monde et de ses poussières
sans affaire et sans souci aucun
un repas de légumes chaque jour
toute l'année sans costume d'apparat
oisif et plus paresseux avec le froid
la tête se coiffant tous les trois jours
le matin je me lève quand j'ai assez dormi
le soir je bois avec des amis une fois ivre
le cœur libre s'occupe d'être à son aise
à part être à l'aise que chercher maintenant ?

adieu aux abricotiers de Chao

au village de Chao les abricotiers en fleurs rouges toute l'année
combien de fois combien de temps suis-je venu les contempler ?
désormais soixante treize ans il est peu probable que je revienne
il vaut mieux qu'avec ce printemps cette fois-ci je leur dise adieu

en pleurs pour l'ami Liu Yu Hsi

aujourd'hui je pleure Liu Yu Hsi compagnon de vins et poésies
devant ce portail vide désormais barbe et moustache en larmes
à quoi sert l'arc quand la flèche s'est cassée ?
une fois les lèvres péries les dents succombent
aux sources de l'abîme ton jade est mis en terre
et le soleil couchant descend toujours trop vite sur l'horizon
à mon tour bientôt j'ai rendez-vous avec la terrasse de la nuit
je demande à une vie prochaine pouvoir à nouveau te croiser

la sieste

après le repas je fais la sieste
au réveil deux bols de thé
la tête levée regarde le soleil
déclinant déjà au sud-ouest
l'homme heureux regrette que la journée soit courte
l'homme soucieux regrette que l'année soit longue
l'homme sans souci ni joie pour le court ou le long
se conforme simplement au cours de toute chose

éloge de la vieillesse

toi et moi nous voilà vieux
qu'est-ce donc être vieux ?
les yeux piquant le soir et le premier au lit
la tête paresseuse et le matin ne se coiffant pas
parfois tenant la canne en rotin je me promène
ou bien portes et volets clos je reste enfermé
trop indolent et honteux devant un miroir poli
j'ai cessé de lire les livres à trop petits caractères
mon affection pour les vieux amis s'approfondit
fréquenter des jeunes gens m'est devenu si rare
seul demeure le plaisir de bavarder oisivement
tout le temps encore où nous sommes ensemble

futilités de la vie infantile et mondaine

depuis ce temps où j'étais un enfant stupide
jusqu'à ce jour où je suis un vieillard décrépité
au fil des ans ce que j'appréciais a t'il changé ?
tous les jours on se sent important affairé
tel cet enfant avec le sable à rêver et jouer
à construire des palais temples et pagodes
me voilà officiel à la cour et faisant tinter
ma ceinture en jade pour attirer les regards
jeux et prestances à l'audience impériale
oubliant que l'instant est la forme du vide
être sans attache tel est le chemin
au loin les errements et sans hâte
enfin la porte ouverte de ma vérité

**poème inscrit sur le mur de la hutte du moine Yu shang*

le petit étang

la journée somnole la hutte est chaude
le soir j'aime la fraîcheur de l'étang
dans le reflet de la montagne le soleil se fane
une douceur légère monte au dessus de l'eau
assis avec un éventail en fleurs de palmier
détaché oisif je fredonne deux trois notes

ma terrasse

les jeunes arbres sont bas comme une tente
la petite terrasse est plate comme une paume
un lit de six pieds en rotin ocre doré
une solide canne en bambou vert
dans le vent s'envolent les feuilles
sur la mousse des traces de grues
ce merveilleux avec qui partager
oisif seul et libre je vais je viens

Su Tung Po (1037-1101)

le moine du temple à Ling Yin

vers la pagode du Haut Pic après le repas matinal
je marche en vêtements de campagne d'automne
avec les nuages en feux jaune-rouge tous allumés
dans la fraîcheur du ciel et de l'aurore qui s'éveille
brouillard épais sur les rochers et vallons sombres
soleil timide avec des odeurs d'herbes et mousses
depuis longtemps nuages et eaux pour demeures !
j'encourage les rares compagnons auprès de moi
ne pas trop lever le pied ne pas trop hâter le pas
toujours le chemin par ici long escarpé périlleux
pins tortueux tels un dragon ou un serpent antique
rochers assoupis tels buffles et mouflons étranges
voilà Ling Yin le son de sa cloche et du gong en pierre
au-dessus de nos têtes les oiseaux planent majestueux
sans bagage ni avenir je franchis la porte du temple
dans une mer immense profonde de blancs nuages
voilà un moine vieux et souvent à court de graines
je lui demande son âge mais édenté et sourd il rit
montrant simplement son lit en bambou tout percé
au couchant sur le point de partir j'hésite encore
je pense ne plus pouvoir jamais revenir par ici
en adieu au solitaire je laisse ma chaude tunique
où j'ai inscrit "cette année le givre viendra tôt !"

commentaires des poèmes de Meng Chiao

il fait nuit et je lis encore les dix poèmes de Meng Chiao
aux caractères minuscules tracés tels des poils de buffle
aux lueurs froides de la lampe à huile ma vue se brouille
de bons passages j'en rencontre quelques uns

une fleur solitaire surgissant des broussailles
l'âpreté du ton au dessus des Li sao et Classique
eau transparente et quelques cailloux blancs nacrés
courant impétueux repoussant perches et rames

au début comme si on mangeait un petit poisson
ce qu'on mange ne suffit pas à notre peine des arêtes
ou c'est comme lorsqu'on fait cuire des petits crabes
au bout du compte ne restent que des pinces vides

pour la limpidité la qualité presque égale à Chia Tao
mais insuffisante pour arriver à la hauteur de Han Yu
les vers sont comme la rosée avec l'aube
le jour avec la nuit le feu avec la bougie

pourquoi continuer et prêter mes 2 oreilles
à l'insecte du froid grésiller dans ce poème
mieux vaut mettre cela de côté
et finir mon vin couleur de jade

**Meng Chiao poète de la dynastie Tang du 8ème siècle, Chia Tao moine poète du 9ème siècle*

le nuage blanc

temps beau ou couvert aube ou crépuscule d'incessants passages
avec l'âge qui avance le corps se remet au vide
sans intention ni arrière-pensée il s'en retourne
le nuage blanc semblable à l'homme l'homme semblable au nuage

un vieux puits

mes poèmes dit-on sont rudes pourtant
le cœur en paix en mélodies et rythmes
avec l'âge débarrassé de tous les soucis
tel un vieux puits sans vague possible

la tombe de Wang Fu sa compagne

dix ans que vie et mort s'ignorent
je ne cherche pas à me souvenir
oublier est simplement impossible
à mille lis ton tombeau solitaire
nul autre endroit pour le chagrin
si l'on se rencontrait me reconnaîtrais-tu ?
le visage plein de poussières de rides
tempes et cheveux trop pleins de givre

la nuit dernière un rêve de nostalgies
soudain à nouveau ensemble au pays
à la lumière de notre chambre
tu te coiffais tu te maquillais
nous nous regardions sans parole
avec mille rangs de larmes seules
d'années en années je revois cet endroit d'entrailles brisées
une lune claire et ton tombeau immobile sous de jeunes pins

poème inscrit sur une branche peinte par Wang

une peinture est-elle une réalité ?
regarder avec la vue d'un enfant
un poème doit s'en tenir au thème
quel est donc le savoir des poèmes ?
poésie ou peinture même consigne
force déleste et fraîcheur nouvelle
Tien huan peignant des oiseaux vivants
Chao chang des fleurs vivaces fraîches
ici rien à voir avec cela
seule essence et cadence
comment décrire la tâche de rouge
qui porte un printemps éternel ?

**Tien huan peintre du 8ème siècle, Chao chang peintre du 11ème siècle*

silencieux je m'en retourne

d'une terre en friche d'un désordre de broussailles
le haut et le bas ont toujours chacun un bon usage
sur la terre humide en contrebas j'ai planté du riz
le champ à l'est j'ai greffé jujubiers et châtaigniers
au sud du fleuve un homme du pays de Shu
me donne des graines de muriers pour semer
partout ailleurs les bambous ne sont pas difficiles
veiller à ce que branches racines n'aillent partout
choisir un juste endroit
y bâtir un abri d'outils
le garçon brûle des ronces et des herbes mortes
en courant il m'annonce la découverte d'un puits
ah manger à satiété je n'osais penser
l'eau à volonté ma gourde rassurée

un bain au temple

avec l'âge vient la paresse pour cent affaires
mon corps sali a besoin d'un bon bain chaud
cheveux rares vieillis au dessus des oreilles
une ou deux fois par mois faut-il les laver ?
au village bois charbon en quantité suffisante
fumées et brumes voilent le soleil de l'aurore
poussière salissure nulle place ici
à l'aise sans attache ni contrainte
la veste en jonc usée sur les épaules je suis assis dans ma chambre
devant la fenêtre cheveux en broussaille face aux bambous élancés
le cœur souvent prisonnier des choses
le corps est libre à son aise un lit suffit
élever la souillure à la pureté de l'eau
se laver des honneurs et humiliations

au Lu shan » inscrit sur le mur d'un temple

de face c'est une chaîne de profil un pic
proche ou loin le Lu shan n'est pas pareil
son vrai visage est inconnu
quand on l'habite en dedans

composé pour m'amuser

les gens élèvent un fils espérant qu'il soit intelligent
mon intelligence inutile toute ma vie m'a desservi
je souhaite à mon fils qu'il soit bête stupide
sans mal ni difficulté il sera duc ou ministre

avec Mu sous la pluie sur le lac

par hasard avec Mu nous nous rencontrons
comme dans un rêve chacun et ses cheveux blancs
sous la pluie nous buvons au bord du lac de l'ouest
quinze années je n'ai vu des perles sauter sur l'eau

des vers au printemps

tel un singe égaré retrouvant sa forêt
tel un cheval fourbu sans selle ni harnais
le cœur vide accordé à tout ce qui vient
le pays familier tel le lambeau d'un songe
sur la rivière les mouettes non effrayées
autour de vieux Tankas je me rassemble
au sud l'étang et les pierres lisses brillantes vertes
au nord la colline les bambous en pousse pourpre
l'oiseau voleur ne sait boire dans ma chope
ses chants en mélodie il s'enhardit
sur la rivière des vers au printemps
ivre je me coule au cours des flots

je grimpe à la Montagne du Dragon des nuages

ivre je bondis sur les pentes pleines d'herbes jaunes
les rochers semblables à un troupeau de moutons
au sommet je m'écroule joyeux sur un lit de pierres
le regard vers les nuages blancs tout hauts dans le ciel immense
mon chant descend en écho vers la vallée avec le vent et la brise
en contrebas surpris les gens lèvent la tête vers moi au sud-est
tapent des mains et rient aux éclats « avec l'automne Po est fou »

seul au réveil de la longue sieste

à mon aise le brouillard humide ne me dérange plus
mon corps redoute le vent du nord et les engelures
le cou dans les épaules tel un corbeau qui craint le froid
fumées et feux j'allume fagots et ronces pour me réjouir
vagues rouges dans la maison dehors le vent printanier
l'hôte silencieux se met à l'abri et s'assoit avec du thé
les mouches devant les yeux enfumés s'envolent en nuage
le cœur rempli de fleurs comme sur les pêchers et pruniers
seul au réveil de la longue sieste sous la fenêtre lumineuse
entendre encore ronfler cette ivresse du vin au repas de midi
la tête tournée vers là d'où survenaient les pluies et les vents
plus de vent ni de pluie et pas encore de rayon du couchant

quelques calligraphies rapides à Chang le lettré

Ta lettre reçue. Heureux de te savoir sain et tranquille. Ici on mange sans viande, on est malade sans médicaments ni herbes, on est sans maison ni ami, sans charbon l'hiver, ni source fraîche l'été. Récemment j'ai construit une hutte de quelques pièces pour nous abriter de la pluie et du froid mais beaucoup de dépenses difficiles à porter. J'ai encore ce corps et le confie à la création qui suit son cours, il file s'arrêtera, c'est ainsi. Mon vieil ami, voilà quelques nouvelles, ne sois pas soucieux. Voilà la chaleur soudaine, prend garde à toi. Quelques mots sans fin.

Lu Yu (1125-1210)

je suis sourd

bonnes ou mauvaises mes années toujours précieuses
sur la tête une fleur de montagne en travers du bonnet
les affaires du monde juste comme le vent à mes oreilles
ça tombe bien je suis sourd surtout inutile de me soigner

le nouvel automne

l'air de l'automne frais souffle et souffle dans une flûte claire
à la taverne la bannière hissée on peut acheter et boire à crédit
à tue-tête joyeux je chante en traversant le petit marché
une fleur sauvage épinglée en travers de mon chapeau
je cherche cette belle jeune fille qui me garde les crabes frais
un vieux jardinier me tend de belles courges tardives de l'été
qui devinerait donc que moi le vieillard oisif gai
je fais de ma vie une longue ivresse de paresse ?

qui peut prédire ?

la nuit à la fenêtre les mains au chaud
guettant le bruit des pins sous le vent
à mon cœur seul je me fie sans réserve
le ciel et l'homme tour à tour en déroute
malheur ou bonheur qui peut prédire ?

le petit jardin

au sud et au nord du village les tourterelles roucoulent
dans l'eau les pousses sont repiquées jusqu'à l'horizon
mille dix mille lis partout jusqu'au bord du ciel je m'en allais
aujourd'hui avec le voisin apprendre les travaux du printemps

dans la Crique aux libellules

de tous côtés partout l'eau sans limite
troisième veille la lune pas encore là
au hasard je navigue à la rame
avance en chevauchant le vent
dans la brume le chant des pêcheurs a cessé
sur l'île au milieu des roseaux une lumière
de retour à la hutte tout le monde est couché
je reste là à frapper au portail de branchages

nuit froide lisant un livre

à la fenêtre au nord la chaleur rouge du poêle brûlant
la nuit le vent fait des vagues dans les vieux genévriers
avec l'âge je persiste avec les livres et le cœur jamais lassé
dans une vie prochaine je serai parmi les poissons d'argent

j'arrive par le lac sur la rivière de l'est

sur l'onde au printemps après six ou sept lis
au soleil couchant trois ou quatre maisons
les enfants guident oies et canards d'eau
les femmes s'occupent des mûriers et du chanvre
le lieu à l'écart vêtements et bonnets à l'ancienne
l'année prospère de ces clameurs de rires et voix
le vieillard avec sa petite barque au rivage
à moitié ivre cueille une fleur de glycine

composé en m'amusant avec le vin

en désordre des roses blanches sur le rebord du chapeau
le vin de couleur jaune en reflets d'un oison dans ma corne
la tête ivre sur l'oreiller dans la pièce vide je sommeille
soudain je ressens comme une émotion de ma jeunesse

quatre vingt ans dans la nuit

cette année le froid arrive tôt au village de la rivière
ce n'est pas l'automne mais déjà les oies sauvages
à plus de quatre-vingt années encore robuste tel du fer du bronze
vieillir et cueillir les châtaignes d'eau sous les vents et les pluies

inspiration poétique d'automne

le sumac un peu rouge les chrysanthèmes peu à peu s'ouvrent
haut dans le ciel le vent avec cris et plaintes des oies sauvages
mon inspiration comme les ciseaux tranchants de Ping chow
découpe un morceau de paysage d'automne pour un poème

un homme vrai

si loin partout la mort qu'il ne sait plus où mourir
sur son coussin en jonc assis près du poêle en terre
un homme sans situation sans attache
le visage tourné vers la porte entrouverte
dans ce monde il dédaigne les jours les mois les années
le son de la cloche se dissipe ici
celui de la corne s'attarde là-bas
tous deux sonnent le crépuscule aux montagnes bleues

ne raillez pas le vin sans qualité

cent pièces de bronze vert au sommet de ma canne
debout devant la taverne mes manches dans le vent
ne raillez pas le vin du village sans qualité ni force
grâce à lui mon vieux visage fané redevient rouge

debout devant la porte

le matin je vois les gens partir et le soir je vois les gens rentrer
appuyé à la porte je compte un à un les uns les autres qui passent
voulez-vous savoir pourquoi ce plaisir en compagnie de ma canne ?
matin et soir voir un moment le soleil accrocher le haut des arbres

composé en m'amusant

j'ai parcouru le monde eu tous sens jusqu'au bord du ciel
comme une graine errante avec ses ailes
à composer des poèmes pour gagner une vie de pauvreté
navrante pour ma vieillesse mélancolique
à me retrouve sur un mont sauvage dans un relais délabré

aube de neige

qui a transformé autour du lac en paravent de jade blanc
les dix mille replis verts des montagnes sur leur versant
ivre et joyeux le vieillard rit aux éclats tout seul avec ses poèmes
sa canne dessine des caractères de neige sur le sol gelé de la cour

Yang Wan Li (1127-1206)

journée de printemps

ivre avec le printemps mais ce n'est pas à cause du vin
dans la campagne sans souci ni chemin je me promène
le ciel immense où se termine t-il donc ? l'oiseau blanc
entre dans l'azur avant de disparaître vers on ne sait où

une fleur de pêcher

un livre de poèmes pour un matin d'hiver de neige
entre les pages toute parfumée une fleur de pêcher
je me souviens avoir lu dans l'ombrage d'un verger
c'était le printemps dernier et une année qui passe

les bananiers

souvent le soir quand les bananiers rencontrent la pluie
aussitôt ils chantent d'un son clair de surcroît joyeux
les notes aiguës imitant des mouches sur la feuille de bambou
les notes graves comme une source descendant les montagnes
trois gouttes quatre gouttes toutes je les entends distinctement
les mille et mille autres bruits de l'automne se sont tus
seuls les bananiers se réjouissent et seul l'homme se sent triste
avec le souhait que le vent d'ouest cesse et arrête la pluie

ne lisez plus

ne lisez plus de livres ne composez pas de poème
lire des livres assèche les yeux jusqu'à leur orbite
chaque mot d'un poème est arraché à notre cœur
lire un livre est attrayant
écrire des poésies plaisant
comme si vos lèvres émettent des chants d'insectes
et cela vous rend maigre cela vous rend très vieux
vous maigre vous vieux? n'en parlons même pas
mais les autres vous entendent et sont indisposés
mieux vaut fermer les yeux et s'asseoir sur un banc
baisser les volets et balayer ou brûler de l'encens
écouter le vent écouter la pluie chaque chose sa saveur
en forme on va se promener et fatigué on s'allonge

le pont périlleux

j'ai déjà franchi la moitié de ce pont périlleux
le torrent profond chaque fois bouleverse le cœur
au milieu du chemin une envie de faire demi-tour
malgré le vertige brouillant mes yeux je continue
et me voilà au bout enfin je me retourne et regarde
sous mes pieds à l'instant le tumulte des eaux en bas
et mon corps à penser qu'on pourrait élargir le pont
que les vieux voyageurs se sentiraient plus rassurés

la terrasse du roi de Yueh

aux côtés des banyans la terrasse antique royale
en contrebas la mer bleue émeraude couleur jade
ici jadis chansons et danses pour le roi de Yueh
aujourd'hui seul et joyeux le vent du printemps

jeu d'enfants avec le parapluie et le vent

le long du torrent sur une petite barque de pêche
deux enfants rieurs rangent les perches et rames
pas de pluie et pourtant ils ouvrent et tiennent un parapluie
non pour abriter leurs têtes mais pour avancer avec le vent

un matin extraordinaire

sur le chemin du jardin les fleurs toutes tombées
blanches rouges blanches rouges sous mes pieds
qu'y a t-il donc ici de si extraordinaire ce matin ?
où que l'on se trouve un même parfum sauvage

la pluie fine au crépuscule

taciturne seul avec l'ennui je m'appuie à la porte
une pluie fine sans cesse sur les fleurs de prunier
pauvres gouttes de l'avant-toit sans geste libre
goutte après goutte elles se suivent à la trace

dans la Gorge claire et vaste

tôt à l'aube une double couche de brouillard épais
j'hésite à écarter le volet des hublots de la cabine
je tente d'ouvrir un peu la petite porte de la jonque
les nuages attirés aussitôt à l'intérieur
je n'ai pas brûlé de bâtons d'encens
et pourtant une brume toute parfumée
je suis dans les nuages au dessus de l'eau
nulle part le moindre grain de poussières

la pluie fine

seul distrait taciturne le regard fuyant au delà de la porte
sur les fleurs des pruniers une pluie fine drue au couchant
les pauvres gouttes de l'avant-toit n'ont plus le trajet libre
goutte après goutte elles ne quittent plus l'ancienne trace

après le relais du Temple jaune

sur le sentier j'ai marché marché tant et tant marché
rabougri essoufflé moulu je suis comme du coton
je m'empresse de monter dormir dans un palanquin
dans le rêve d'un instant j'entends les hommes crier
combien de rangées de montagnes nous traversons ?

le petit ruisseau en pétales de fleurs

les entrailles brisées on regrette le dernier printemps
un moment il avait tardé à venir et déjà il passe s'en va
toutes les pétales rouges à terre sans attention d'aucun
piétinées en boue de fleurs et un parfum sous le pied

passage par le torrent aux Rochers

parmi dix mille rochers la rivière passe comme un fil
par cent gués mille détours d'eau la jonque se faufile
on n'a pas fini de descendre les rapides joyeux on rit
de bon cœur mais une fois au calme on se sent triste

l'eau de cette rivière

l'eau d'habitude est transparente sans couleur
accumulée profonde dormante elle est verte
quelle drogue se sert la déesse du cours des flots
pour rendre couleur de jade aussi fluide mille lis
le poème à peine réveillé de sa coupe de vin
avec mon âme respire les parfums de rivière
hélas la gourde vide de tout breuvage et de mots
ma bouche mâche une fleur sauvage avec la rosée

Épilogue avec L'apatride

aux saisons qui passent
mon père disait
mon père disait le Tao

il disait que le Tao se lisait dans la lettre Tao
il disait que le Tao était la voie et le principe
il disait que le Tao était le chemin le regard

mon père disait que le Tao était la risée du vent sur la mer
mon père disait que le Tao était le nuage dans un ruisseau

il disait que le Tao était le vide du trait dans le plein
il disait que le Tao était le vide du trait dans le vide
il disait que le Tao était le souffle du trait

mon père disait que le Tao ne disait rien
et les saisons me disent de ce jour
que mon père était un homme sévère

Index des poèmes

Tao Yuan Ming 陶淵明 365-427

sur le point de l'exprimer j'ai déjà oublié les mots
avec le quotidien de 5 enfants
je voyageais pour chercher quoi au juste?
chanson pour mes funérailles futures
les prémices d'un poème
l'oiseau effrayé de s'être égaré avant la nuit
quand j'étais jeune ma famille était dans l'embarras
au sud du mont Lu shan
chanson au repas de mes funérailles
ne repousse pas le vin
dans mon jardin et dans les champs
j'ai emménagé
seul m'importe mon souhait
se consacrer au pinceau on est rarement trahi
et voilà
le lettré de l'est

Wang Wei 王維 701-761

les bambous verts
les paysans de la rivière Wei
vers la tour Ho pei
joie paisible d'une grasse matinée
un poème pour Su ayant trouvé porte close
les vieux jours et la canicule
réponse au lettré P'ei Ti qui demandait sa route
le Chung nan et son sommet Tai yi
les tempes d'argent
au revoir à Shu le troisième (avec l'écho apatride)
le monastère perdu de la Porte en pierre à L'an t'ien
au temple de Tao yi
ami Chong Fan où es-tu ?
en conversation
montée au Temple de la compréhension
la visite des 3 moines silencieux de la montagne Fu
avec le moine Tan hsing et le vent du soir près du temple Kan hua
où est le chemin du Temple du parfum accumulé ?
les mouettes et le vieillard sous la bruine à la rivière Wang
la haie fleurie

en traversant le fleuve vers Ch'ing ho
adieu à son ami poète Meng Hao Yan en fuite du monde
réponse à Chang le magistrat
vers l'enclos des cerfs
le vide éternel lointain
seul
la piste de Ta san vers la vallée aux fleurs jaunes de la crête du Buffle
le cœur libre au sommet du Ruisseau vert
le cormoran
ma hutte au printemps sur la rivière Wang
le gai Chieh yu
l'étang aux lentilles d'eau
premiers travaux de printemps
retour aux châtaignes près de la rivière Wang
improvisation

Li Po 李白 701-762

avec le vent clair
le Mont émeraude
la coupe des roseaux à la porte de l'est
départ matinal pour Pai ti cheng
assis sur la montagne Chin ting
avec les forgerons
de retour au pays natal
la nuit printanière avec une flûte de jade
un acte de prémonition
l'été hier déjà n'est plus
un voyageur de passage
sur le Yuan Tan chiu

Tu Fu 杜甫 712-770

au bord de la rivière sans cesse troublé par les fleurs
au grand âge ton corps s'est fait prendre
à quoi ça sert d'être un héros ?
quatrain
face à la neige
contemplant le printemps
je pense à mon fils
la rivière sinueuse (avec deux couplets)
voyage nocturne de mes sentiments
improvisation
songe d'automne

le pavillon au bord du fleuve
nuit au pavillon
automne dans la campagne
retour au crépuscule

Po Chu Yi 白居易 772-846

soudain le loriot s'arrête de chanter
une journée oisive
le trait d'un adieu
le grillon et la pluie
à mon aise
adieu aux abricotiers de Chao
en pleurs avec l'ami Liu Yu Hsi
la sieste
éloge de la vieillesse
futilités de la vie enfantine et mondaine
le petit étang
ma terrasse

Su Tung Po 蘇東坡 1037-1101

le moine du temple à Ling yi
lecture des poèmes de Meng Chiao
le nuage blanc
un vieux puits
la tombe de Wang fu sa compagne
poème inscrit sur une branche peinte par Wang
silencieux je m'en retourne
un bain au temple
au Lu shan
composé pour m'amuser
avec Mu sous la pluie sur le lac
des vers au printemps
je grimpe à la Montagne du Dragon des nuages
seul au réveil de la longue sieste
quelques calligraphies rapides à Chang le lettré

Lu Yu 陸羽 1125-1210

je suis sourd
le nouvel automne
qui peut prédire ?
le petit jardin
dans la Crique aux libellules

nuit froide lisant un livre
j'arrive par le lac sur la rivière de l'est
composé en m'amusant avec le vin
quatre vingt ans dans la nuit
inspiration poétique d'automne
un homme vrai
ne raillez pas le vin sans qualité
debout devant la porte
composé en m'amusant
aube de neige

Yang Wan Li 楊萬里 1127-1206

journée de printemps
une fleur de pêcher
les bananiers
le lisez plus
le pont périlleux
la terrasse du roi de Yueh
jeu d'enfants avec le parapluie et le vent
un matin extraordinaire
la pluie fine au crépuscule
dans la Gorge claire et vaste
la pluie fine
après le relais du Temple jaune
le petit ruisseau en pétales de fleurs
passage par le torrent aux Rochers
l'eau de cette rivière

